

Ami lecteur...

Ce site est destiné à rendre publics un certain nombre de mes travaux philosophiques. Ce n'est pourtant qu'après de nombreuses hésitations et même une certaine réticence que j'ai pris la décision de le créer. À cela trois raisons. Premièrement, parce que la pensée est une recherche interminable qui se corrige elle-même perpétuellement en ne cessant d'arpenter ses territoires. Quel philosophe oserait prétendre que son travail a un jour atteint sa forme parfaite et sa présentation définitive ? Mes livres, mes fragments et mes conférences ne sont que des essais et des ébauches, inachevés et inachevables¹ : sentiers qui s'entrecroisent et se recourent avec obstination comme des pistes familières et pourtant toujours nouvelles. Familières parce que la méditation est un ressassement obsessionnel qui passe et repasse par les mêmes chemins ; nouvelles dans la mesure où chacune, malgré la parenté qui l'unit à ses voisines, brille d'un éclat singulier, un peu comme un même paysage continuellement réinventé par le jeu de la lumière à toutes les heures de la journée. Le lecteur attentif qui voudra bien s'y aventurer et y séjourner quelque temps (car il n'est pas de vraie méditation pour celui qui, trop pressé, ne prend pas le temps de vagabonder) y découvrira peu à peu une idée métaphysique nouvelle, comme une plante étrange, nouvellement éclos, qui chemine vers sa forme adulte. Cette plante inconnue pousse dans toutes les directions à la fois, allonge ses racines, étend ses ramifications sur le haut et sur les côtés en nouant jour après jour de nouveaux contacts ; patiemment, elle redessine la carte de son biotope en imposant son propre rythme à son environnement. Car il en va de la croissance d'une idée comme de celle d'un être vivant : tous deux transforment leur milieu et l'inventent à leur image pour mieux l'habiter. Une pensée nouvelle est un *logos* virginal qui réinvestit pas à pas le territoire commun de l'histoire des idées en lui imposant une scansion originale comme une sculpture nouvelle ; ce faisant, elle jette sur les autres systèmes philosophiques une lumière inédite en les interprétant à partir de son centre de forces. Généralement, l'idée en train de naître s'isole pour « pousser plus avant dans son ordre »² et ne suit que ses voies propres ; mais lorsqu'elle vient à croiser des chemins déjà empruntés par d'autres, (ce qui est inévitable, étant donné le nombre restreint des grands problèmes philosophiques), elle réinterprète les réponses des grands prédécesseurs dans le mouvement de son questionnement à elle – parfois jusqu'à les tordre – tout comme la vague artiste qui bat sempiternellement le rocher grave en lui les formes temporelles du flux et du reflux. Cependant la naissance et la croissance d'une idée prend du temps, beaucoup de temps. L'accouchement de sa pensée dans la

¹ La pensée est un *rythme* au sein de l'infini : elle ne saurait l'inclure, mais est incluse en lui comme une vague est incluse dans l'océan.

² Selon la belle expression de René Char.

formulation qui lui convient le mieux, la confrontation avec les grands penseurs du passé avec lesquels il dialogue continuellement sont pour le philosophe une tâche interminable et un martyr ascensionnel. En quoi ma pensée ressemble-t-elle et diffère-t-elle de celle de Démocrite, de celle d'Anaximandre, d'Héraclite ou encore de Nietzsche s'interroge-t-il³ ? Qu'ai-je retenu d'eux et qu'est-ce qui me fait m'en éloigner ? Parfois, les premières formulations d'une pensée nouvelle sont timides et hésitantes et elles manquent encore de cette force sereine et cette précision chirurgicale que le scalpel de la patiente rumination leur offriront plus tard, avec la patine du temps. Car la pensée, tout comme un organisme vivant, a besoin de faire mûrir ses fruits lentement au soleil et ne surgit jamais pour ainsi dire toute armée de la tête de Zeus. Il n'en va pas de la recherche de la vérité comme d'une action banale à accomplir, qui, une fois faite, n'est plus à faire. La vérité ne se conquiert pas comme le sommet d'une montagne. Après le premier sommet, il y a toujours d'autres montagnes et d'autres sommets, *à l'infini*. Car le philosophe, qui entreprend l'exploration de la Nature (*physis*), se donne la folle tâche d'explorer l'infini – la nature étant un autre nom de l'infini puisqu'il n'y a rien en dehors d'elle qui pourrait venir la limiter⁴. Nietzsche l'a dit mieux que personne : le penseur est un aéronaute de l'esprit⁵, un oiseau qui s'élance devant la mer infinie du réel. Son œuvre est une interminable recherche et une patiente écoute que seule la mort peut interrompre. Qu'il découvre une nouvelle planète, une nouvelle musique ou un nouveau concept, le destin de l'explorateur est finalement toujours le même : inventer un chemin et un nom pour ce qui n'existe pas encore pour ses semblables. Le pionnier est le premier voyant. Et c'est uniquement à partir de lui et de la trouée qu'il perce au sein de l'infini que ses contemporains pourront voir ce qu'il a vu et dire ce qu'il a nommé. Car avant lui, l'idée n'avait pas encore d'être et, à la place qu'elle occupe maintenant, il n'y avait que l'*Homogène*, le pur indifférencié, c'est-à-dire le mouvement invisible qui précède les formes. Les anciens Grecs, et en particulier Anaximandre, ont compris que toute réalité n'est pas individuelle et ils ont baptisé *apeiron* le mouvement éternel et pré-individuel d'où toutes les formes finies tirent leur naissance et où elles retournent à leur mort. Avant sa prise de forme, sa cristallisation pour ainsi dire, l'idée est encore comme noyée dans l'infini de la nature et non individualisée. La chose nouvelle n'existe pas avant d'être vue et elle n'est pas vue avant d'être dite. Le philosophe est le premier homme à voir ce qu'il voit et à nommer ce qu'il voit. C'est dans le mouvement même de sa pensée que l'idée inouïe prend forme en s'individualisant dans un rythme singulier. Tel un insecte qui achève sa mue, elle aborde au rivage de la lumière après des mois, voire des années de lente gestation

³ Ce questionnement pour situer sa pensée par rapport à celle des autres penseurs apparaît très nettement chez Marcel Conche, notamment dans *Penser à l'infini*. Marcel Conche, par sa vie et par son œuvre exclusivement tournées vers la recherche de la vérité, est le modèle même du philosophe tel que je me le représente et probablement le plus grand penseur de notre temps.

⁴ Sur ce point, je renvoie au grand ouvrage de Marcel Conche, *Présence de la nature*, incontestablement la meilleure étude de la *physis* grecque jamais écrite.

⁵ Nietzsche, *Aurore*, § 575 « Nous autres aéronautes de l'esprit ! ».

souterraine. Elle se détache de l'infini sans nom et sans visage et se met à exister de façon individuée comme une nouvelle vague surgie de la mer. Cependant, aussi loin que se poursuit l'aventure du philosophe, son destin est toujours d'échouer devant l'infini. Est-ce là un échec ? Probablement pas. Car, de même que de nouveaux chasseurs de planètes suivront la trace de leurs aînés et porteront plus loin la conquête de l'espace, de même, de nouveaux philosophes intrépides défieront l'horizon et iront plus loin que leurs illustres prédécesseurs dans l'exploration du réel. « D'autres oiseaux voleront plus loin !⁶ ». Cet espoir immense, certes nécessaire à toutes les époques, de voir toujours surgir après soi de nouveaux défricheurs de connaissance revêt pour notre temps une importance et une urgence toutes particulières. Car nos contemporains vivent pour la plupart « attachés au piquet de l'instant »⁷ et enfermés dans une temporalité étriquée et divertie⁸ de l'essentiel. Le philosophe tel que je le conçois est ce chercheur infatigable et inactuel de vérité qui a le courage de se détourner du vacarme des polémiques sociétales et politiques pour s'élever à la nécessité de sa mission propre : celle de penser le dynamisme éternel de la nature. Pourra-t-on lui reprocher sa mégalomanie et son indifférence pour les préoccupations de ses contemporains ? Certainement pas, car la mission même du philosophe est de penser ce qui est *véritablement réel*, c'est-à-dire ce qu'il y a d'éternel. Son inactualité est donc inséparable de sa nature même de philosophe. Tâche herculéenne certes, œuvre d'une vie tout entière dédiée à la méditation qui s'inscrit dans un temps long ouvertement en contradiction avec la société du zapping, du tout périssable qu'est devenue la nôtre. Le philosophe ne se contente pas d'ajouter de nouvelles connaissances à d'anciennes, en les entassant les unes sur les autres comme on remplirait un bocal de billes. Chaque nouvelle découverte (en sciences notamment) le contraint à sculpter les contours de sa conception du monde avec la patience d'un orfèvre, tantôt affinant telle intuition, tantôt approfondissant telle démonstration, tantôt encore corrigeant telle inexactitude dont les savoirs scientifiques contemporains ont montré la limite⁹. Sa tâche ressemble à celle de Penelope, tout aussi inachevable que la sienne, à cette différence près que le philosophe ne détisse pas ce qu'il a tissé mais s'avance toujours davantage dans l'inconnu, bien que ne pouvant jamais atteindre le centre de son étoile, car il n'est point de compréhension de l'infini¹⁰. Il en résulte que la vie philosophique est forcément traversée par des

⁶ Nietzsche, *ibidem*.

⁷ Tout comme l'animal décrit par Nietzsche au début de la deuxième Considération Inactuelle.

⁸ Au sens pascalien de « détournée ».

⁹ Par exemple, il serait impossible à notre époque de concevoir le temps ou la matière comme si la révolution relativiste et la révolution quantique n'avaient jamais existé. Le travail du savant ne remplace pas celui du philosophe – car le savant étudie des domaines particuliers de la nature tandis que le philosophe cherche à la penser dans sa totalité – mais la science, parce qu'elle parle de l'expérience tout comme la philosophie, peut contraindre le philosophe à corriger les modèles de pensée qui ne sont plus compatibles avec l'observation plus fine à grande et à petite échelle rendue possible par le développement des techniques. En ce sens il existe bien des « découvertes philosophiques négatives », comme le soutenait déjà Merleau-Ponty, et, de nos jours Étienne Klein.

¹⁰ Si comprendre c'est englober, il n'y a aucune compréhension de l'infini puisque tout est en lui mais il n'est (englobé) dans rien.

moments de doute, voire de découragement, mais aussi, bien heureusement, d'instant magiques où l'espérance renaît quand la nuit s'éclaircit. C'est la raison pour laquelle, loin de proposer une philosophie achevée (mais y en eut-il jamais ?), je ne livre ici que les principes métaphysiques généraux d'une nouvelle interprétation de la nature, comme les fondations d'un temple à venir. Au fur et à mesure des avancées de ma méditation le site s'enrichira de nouvelles réflexions et d'autres textes (livres, fragments et conférences) qui viendront garnir de chair le squelette métaphysique de ma pensée. Le lecteur qui désire explorer le chantier de mes réflexions en cours se reportera à la rubrique « Fragments », continuellement réactualisée. Ces fragments, organisés en plusieurs livres, forment tous ensemble les Recherches rythmiques. Ce sont les pensées brutes dont je noircis mes carnets au gré de mes promenades (aussi fréquentes que possible mais inévitablement réduites par mes occupations hélas chronophages de professeur de philosophie). Ces recherches constituent le magma d'où surgissent mes livres et elles ne s'achèveront probablement qu'avec ma mort.

La deuxième raison qui explique ma réticence à publier mes travaux tient à leur *nature* même. Il y a en philosophie des sujets tabous qui dérangent, inquiètent, et dont personne ne veut entendre parler, et surtout pas les philosophes. Lorsque j'étais en Khâgne au lycée Lakanal, mon professeur de philosophie, Renée Thomas, remarquable enseignante au demeurant, voulait à toute force me faire renoncer à mes idées nietzschéennes de « nature » et de « devenir ». Pas très sérieux tout ça... La philosophie véritable, m'apprenait-on alors, ne commence qu'avec Socrate. Les *Présocratiques* (appellation par elle-même déjà dépréciative qui semble indiquer que ces précurseurs n'étaient que de pâles préfigurations du « père des philosophes ») étaient en réalité des poètes qui ont seulement balbutié le concept dans la langue infantile de la métaphore. Que pouvais-je répondre à cela, sinon que, selon moi, c'était au contraire avec Socrate que la philosophie « se terminait » ? Et que, de fait, seuls les Antésocratiques avaient authentiquement affronté l'infini de la Nature sans le trahir comme l'ont fait leurs successeurs, qui l'ont abandonné au profit de la recherche exclusive des formes finies ? Seul contre tous, je me réfugiais en Nietzsche, cet immense connaisseur des Grecs qui m'enseignait à voir en Socrate le crépuscule de la vraie pensée grecque. Mais le moins que l'on puisse dire, c'est que je n'avais pas le vent en poupe. Pour l'institution en effet, philosopher veut clairement dire découper la réalité en concepts et il n'est pas question de se perdre dans le mouvement éternel de la nature. La philosophie occidentale s'est construite dans le *déni de l'infini* et, depuis Socrate, la question de la définition de l'étant s'est largement imposée, à quelques exceptions près, comme la seule question philosophique sérieuse. Celui qui s'éloigne un peu trop de l'étroit chemin du concept et qui renonce au dogme aristotélicien des formes substantielles se fait rapidement taxer de marginal voire de mystique par ses pairs qui lui refusent ordinairement la *qualité* même de philosophe. Quel ostracisme monstrueux ! Car si la philosophie renonce à l'infini, a-t-elle seulement encore une mission ? Cette obsession pour les

étants finis qui traverse l'histoire de la pensée occidentale depuis 2500 ans environ¹¹ explique bien pourquoi, dans les métaphysiques de l'identité (Aristote, Descartes, Hegel, etc.) il n'y a pas de place pour le devenir véritable qui est toujours nié, aseptisé, et corseté par la logique de l'être. Le devenir est pourtant *tout ce qu'il y a*, rien d'autre n'est réel. Mais, pour le prisonnier de l'étant pris au piège de la fragmentation perceptive et langagière, le devenir ne peut se comprendre que comme le devenir *d'un être*, substance immuable qui elle-même ne change pas, ou encore comme le mouvement ponctuel, vite oublié, qui relie deux états de la matière au cours du temps. Jamais le devenir n'est vraiment pris au sérieux et envisagé de façon radicale, c'est-à-dire comme la *seule véritable réalité*, une « réalité » qui, paradoxalement, n'est plus une substance, une *res*, mais, faudrait-il dire, une *insubstance*¹², autrement dit un mouvement pur qui passe au travers des mailles de nos catégories rationnelles. Mais au nom de quoi les limites de la raison humaine seraient-elles aussi les limites de la nature ? Nous avons réduit le réel à la catégorie de l'être – la seule que nous pouvons comprendre – et nous avons rejeté le devenir comme un néant ou tout au moins comme un *semblant d'être*, comme un *moins d'être*. Quelle folie ! Seul l'orgueil démesuré de l'homme peut expliquer qu'il appelle néant ce qu'il est incapable de penser dans sa logique ! Nous sommes allés si loin dans le refus du mouvement que nous en sommes venus à utiliser un mot qui signifie l'*irréalité* pour désigner la seule chose véritablement réelle, à savoir le devenir. « Ce qui devient n'est pas, dit le logicien. Ce qui est ne devient pas ». Mais il ne s'agit là que d'un pauvre artifice de la langue ! Car la seule réalité qui existe, c'est bien le devenir, comme l'enseignait déjà Héraclite : le devenir *comme* seul et unique être, la forme substantielle n'étant, en fait, que la concentration fugace du mouvement éternel à une certaine échelle de mesure. Dès 1992, j'ai eu l'intuition d'un devenir absolu, se confondant avec la nature et dont les formes relativement permanentes qui s'offrent à notre perception ne sont que les terminaisons pâteuses et les deltas plus languissants (devenir que j'ai rebaptisé depuis Ecoulement universel (*Rhoè*) pour éviter toute confusion avec les métaphysiques de l'identité qui ont défiguré le concept authentique de devenir). Depuis cette époque, je n'ai fait qu'approfondir cette conception du devenir qui, à mon sens, se trouve déjà dans la doctrine des initiés du Théétète, si nous savons la purifier de l'interprétation platonicienne qui la recouvre et la trahit immédiatement. Mais pourquoi cette conception du devenir est-elle si dérangeante ? C'est qu'elle ne rentre dans aucun cadre philosophique connu, et que, en outre, elle condamne à n'être que des ombres les certitudes des défenseurs de l'être, dans la mesure où le devenir véritable n'est que l'autre nom de la nature infinie. Or, en plus de cultiver un aspect « mystique » très impopulaire dans la gent

¹¹ A la notable exception de Nietzsche, Bergson, et Whitehead.

¹² Cette idée exprime d'une autre façon le scepticisme pyrrhonien, dont Marcel Conche a montré qu'il était une dissolution de la distinction entre l'être et l'apparaître et une route directe vers la philosophie d'Héraclite. Chez Pyrrhon, le réel perd toute consistance substantielle sans pour autant être une absence de tout : c'est le concept de « l'Apparence absolue ».

philosophique, la pensée de l'Écoulement universel, je ne le cacherai pas, est ambitieuse et difficile, comme toute pensée philosophique authentique. Elle est un retour à l'aurore du *logos*, là où tout a commencé. Or quiconque prétend aujourd'hui reposer à nouveaux frais la question de l'Être et méditer sur l'ensemble de la réalité passe au mieux pour un mégalomane, au pire pour un escroc. S'il prétend en plus ouvrir une piste audacieuse qui jette un pont entre les Antésocratiques, la biologie, la théorie de la relativité et la mécanique quantique, on le prend tout bonnement pour un fou. On comprendra mieux par là mes nombreuses hésitations à aller de l'avant. Car la philosophie se porte mal à notre époque et elle a renoncé à ses titres de noblesse. Qu'il m'est pénible de rappeler ici que, pour beaucoup – et même pour beaucoup de philosophes professionnels – l'activité philosophique s'est réduite à une théorisation de la *doxa* ambiante. Elle a renoncé à être une métaphysique et embrasser la totalité du réel et s'est bornée au commentaire de l'actualité journalistique la plus immédiate. Triste époque en vérité que la nôtre, jetée en pâture à la cohorte des faux intellectuels qui saturent l'espace public de leur insipide caquet et sacralisent l'opinion la plus répandue au lieu de la combattre. On m'a souvent reproché mon manque d'engagement politique et mon désintérêt pour les polémiques sociétales. Je me félicite de ce reproche, que j'aurais plutôt tendance à considérer comme une marque de distinction. Est-il vrai d'affirmer que le philosophe se doit d'embrasser les causes politiques et sociales de son époque pour être pleinement philosophe ? Je n'en suis pas du tout convaincu. Sans doute une grande métaphysique, dans un état avancé, déboucherait-t-elle presque inévitablement sur une législation de l'avenir comme Platon l'a fait avec sa République. Car la question de la morale, qui est au fondement de la justice, appartient essentiellement à la philosophie. Mais ne faudrait-il pas être inconscient pour prétendre aujourd'hui posséder une métaphysique achevée qui légitimerait une grande politique – j'entends, une politique qui serait la réalisation d'un authentique savoir philosophique ? On pourrait douter qu'une telle chose pût exister un jour ou qu'elle fût même souhaitable. Il est remarquable que ni les Antésocratiques (qui constituaient pourtant aux dires de Nietzsche une « République des génies »)¹³, ni Platon ni Nietzsche lui-même – qui rêvait pourtant d'une grande politique à la fin de sa vie consciente – n'ont pu mettre en œuvre cette législation de l'avenir qui aurait été une conséquence pratique de leur philosophie et j'inclinerai même à penser qu'il est préférable qu'il en soit ainsi. Car, sans même invoquer l'argument qu'un projet politique de nature philosophique est chose extraordinairement risquée (l'enfer n'est-il pas pavé de bonnes intentions ?), on pourrait avancer une raison plus profonde encore qui détournerait *naturellement* le philosophe de la politique : si philosopher, c'est penser ce qui est véritablement réel et rejoindre le « il y a » éternel de la nature infinie, alors la pratique philosophique *en tant que telle* me semble peu compatible, voire incommensurable à toute préoccupation sociétale, économique ou même politique¹⁴. Le militantisme est affaire

¹³ Nietzsche, la philosophie à l'époque tragique des Grecs § 2.

¹⁴ Position bien tranchée et enracinée depuis longtemps en moi, que je n'osais pourtant exprimer ouvertement jusqu'au

d'opinion, et l'homme engagé est un homme d'action qui se moque des subtilités métaphysiques – il veut des réponses et des solutions immédiates, et peu lui importe en définitive si ces réponses hâtives ne reposent que sur l'ignorance. De sorte que l'intérêt trop prompt que manifesterait un philosophe pour la chose publique serait presque un argument contre la profondeur de sa philosophie. On pourrait lui demander avec malice si ce n'est pas là mettre la charrue avant les bœufs : a-t-on le droit de vouloir récolter les fruits de l'arbre avant qu'il ait suffisamment poussé ou même avant de l'avoir planté ? Car sans théorie de la connaissance aboutie, à quoi bon vouloir légiférer tout le champ de l'action, qui en est une suite pratique ? Et que vaudrait un pouvoir sans savoir ? L'engagement politique d'un philosophe sans métaphysique n'aurait que le statut d'une opinion parmi les opinions, qu'on n'aurait pas de raison de croire mieux autorisée que celle des autres (donc condamnée à se perdre dans la cacophonie du relativisme ambiant). Et à tous ceux qui objecteraient qu'en l'absence de savoir véritable, il faut bien vivre et agir en se contentant, à l'instar de Descartes, d'une sorte de morale par provision, je répondrai simplement ceci : sans doute l'organisation des sociétés est-elle un sujet d'une extrême importance pour l'homme en général, et même pour le philosophe en particulier (en ceci qu'elle a partie liée avec la justice). Mais s'occuper de la question de l'action en elle-même, coupée de ses racines métaphysiques, l'éloignerait de sa mission véritable de philosophe, celle d'une conception d'ensemble de la réalité. Et cette mission est assez écrasante pour occuper toute une vie dédiée à la pensée. Aussi le philosophe a-t-il mieux à faire qu'à commenter l'actualité. Ce ne serait pour lui qu'un détour qui n'apporterait rien à sa métaphysique. Je dirais même que le vrai regard philosophique est à l'opposé d'une telle attitude. C'est une manière radicalement neuve de voir et de dire le monde : une perception virginale, un autre regard sur le réel, essentiellement déconcertant, étonné et étonnant parce qu'inouï. Le philosophe est le sol où éclot un autre *logos*. Il est, dans l'infini, un rythme inédit enfanté par la nature artiste. En lui et par lui la nature créatrice expérimente une *nouvelle manière de fluer* qui n'a encore jamais existé, et ce rythme éclot et se développe dans une intelligence qui a naturellement un goût pour l'abstraction et la recherche des fondements. S'interroger en naturaliste sur l'ensemble de ce qui est relègue ainsi de la mission native du philosophe et c'est la seule activité qui mérite vraiment le qualificatif de *philosophique*. C'est la tâche immense qu'avaient entreprise, chacun à leur manière, les Antésocratiques, ceux que l'on appelait les *physikoi*. En ce sens, toute philosophie authentique me semble une pensée de la *physis*, – entendons par là tout ce qui réel, c'est-à-dire : tout à la fois une *ontologie*, une *théorie de la connaissance* et une *cosmologie*. Mais cette grande tradition s'est perdue. Pire, depuis Descartes, la nature est devenue hémiplégique (ce que Whitehead a baptisé « la bifurcation »). Elle a fini par désigner seulement une portion de la réalité, la région de « l'objectivité », faussement opposée à une autre « région » imaginaire et comme détachée d'elle, « la

moment où je me suis aperçu qu'elle était également tenue, en des termes aussi intransigeants que les miens, par Marcel Conche. Voir à ce sujet [Présence de la nature](#), chapitre trois, « en venir à penser ».

subjectivité ». Elle s'est ainsi retrouvée amputée de son dynamisme créateur. La révolution galiléenne a encore accentué l'oubli socratique¹⁵ de la *physis*. D'un côté, l'histoire de l'homme et le mythe du progrès, revêtus pour la circonstance d'une importance cosmique. De l'autre, le temps mécaniquement répétitif d'une nature vidée de sa vitalité créatrice et réduite à de la matière morte exploitable. Cette séparation insensée a conduit à un matérialisme sans issue qui a vidé la nature de son sacré et précipite l'humanité (d'abord occidentale, et désormais dans son entier) au bord de sa propre dissolution. Une nouvelle pensée antésocratique est-elle encore possible aujourd'hui ? Elle me semble plus que jamais nécessaire mais sa venue est encore plus difficile à notre époque que dans les époques antérieures. Pourquoi cela ? Ce qui était encore possible pour le philosophe du XIXe siècle, proposer une vision d'ensemble de la réalité, semble plus que jamais compromis à une époque où le foisonnement et la dissémination incontrôlables des savoirs¹⁶ rend vaines une exploration et encore plus une maîtrise en extension des connaissances. La prolifération de nouvelles théories en mathématique, en physique, en biologie, la parcellisation de ces disciplines en spécialités régionales de plus en plus fragmentées qui travaillent indépendamment les unes des autres dans l'ignorance presque totale de leurs apports réciproques, tout cela décourage la pluridisciplinarité. Il est possible que dans un avenir indéterminé, l'intelligence artificielle permette à terme l'existence d'un meilleur partage des savoirs. Mais aujourd'hui, malgré la meilleure volonté du monde, beaucoup d'astrophysiciens, de physiciens et de biologistes ignorent jusque dans leur propre discipline toutes les théories qui fleurissent et redessinent en profondeur notre compréhension du réel. Ils manquent aussi de temps pour les assimiler en profondeur. *A fortiori* en va-t-il ainsi pour le philosophe, qui, devant pratiquer la transdisciplinarité en autodidacte, a toutes les chances de se perdre dans le labyrinthe des savoirs singuliers. Il lui faut, pour réussir, un instinct plus sûr qu'à tout autre époque.

Il est enfin un dernier obstacle, peut-être le plus redoutable de tous, qui barre la route de celui qui voudrait penser la réalité dans son ensemble, (outre ce qu'un tel projet peut avoir d'ambitieux et peut-être de démesuré). Le philosophe n'a jamais accès à la nature en elle-même mais à une représentation culturelle dont il hérite inconsciemment. La réalité sur laquelle il médite est toujours déjà agencée, organisée selon des concepts préexistants et habillée par des mots familiers. Tel un palimpseste, elle est recouverte par d'innombrables interprétations historiques. Seuls les Antésocratiques, qui étaient les premiers philosophes, ont eu la chance de se trouver dans un face-à-face non médiatisé avec la *physis*. Aucun système du monde n'existait alors en dehors des conceptions religieuses traditionnelles qui n'entravaient pas

¹⁵ On peut lire à ce propos l'introduction de mon cours intitulé « *Physis* ».

¹⁶ C'est la définition même que Nietzsche donnait de la barbarie : un ensemble disparate de savoirs fragmentaires qu'aucune ligne directrice n'organise : la barbarie est le contraire du *style classique*.

vraiment le travail de la pensée¹⁷. C'est peut-être précisément pour cette raison que les plus grandes philosophies ont fleuri à ce moment-là de l'histoire préférentiellement à tout autre. Dans les périodes ultérieures, l'expérience origininaire était déjà recouverte par une forêt de signes qui la dissimulaient en l'opacifiant. Masque d'autant plus dangereux qu'il est invisible (la part de culture étant devenue indissociable de la nature : nous confondons allègrement le réel avec sa représentation, à la fois perceptive et historique). Le philosophe d'aujourd'hui doit ainsi redoubler de vigilance pour ne pas confondre l'évidence première avec la certitude culturelle. Le bol des concepts n'est jamais vide. Il les trouve barrant son chemin de pensée, comme les sentinelles spectrales de ses prédécesseurs qui, innombrables, interdisent l'entrée du temple de la nature. Tous ces concepts inventés par d'autres qui l'ont précédé, vénérés et étudiés patiemment par les historiens de la philosophie, lui semblent, à lui, mal agencés et mal adaptés pour transcrire son expérience singulière du réel. Il lui semble avoir affaire à un mauvais « découpage » de la réalité, comme le mauvais boucher dont parle Platon, qui ne respecte pas les articulations de la viande à désosser. De même, tels des habits trop grands ou trop petits, les outils de pensée des autres philosophies n'épousent pas assez étroitement les contours de l'expérience fondatrice que lui dévoile la scansion de son propre *logos*. Cette arhythmie conceptuelle, qui constitue déjà en elle-même un sérieux handicap, se double de la polysémie incontrôlable de la langue. Les mots barrent la route des choses. Ils dissimulent bien plus qu'ils ne révèlent. Plus les mots sont abstraits, plus ils possèdent un grand nombre de sens. Ces significations multiples opacifient le texte de la nature comme autant de couches géologiques compactes, mélangées et sédimentées ; elles travestissent l'évidence originelle jusqu'à la rendre aussi méconnaissable que le dieu Glaucos recouvert par les algues marines. Le mot déjà existant ne donne jamais un accès immédiat au réel, bien au contraire, il obscurcit l'inspiration originale du philosophe en l'hybridant de présupposés clandestins et de significations étrangères. Le philosophe aurait donc toutes les raisons de ne jamais sortir de la prison du langage et de se perdre dans des chemins qui ne mènent nulle part. C'est toujours contre et malgré la tradition existante qu'il se réalise comme philosophe. Pourquoi cela ? Parce que sa pensée est une voie absolument nouvelle inspirée par un rythme singulier. Il doit tailler à la machette une éclaircie dans la forêt des concepts et des mots déjà existants et se frayer une voie étroite dans le labyrinthe des signifiants avec sa seule lumière pour guide. Il ne doit pas se laisser distraire ni séduire (c'est-à-dire détourner de son chemin) par un autre *logos* que le sien. « Liberté, affirmait Paul Valéry, c'est un de ces détestables mots qui ont plus de valeur que de sens ; qui chantent plus qu'ils ne parlent, qui demandent plus qu'ils ne répondent ». Cela, on pourrait le dire de presque tous les grands concepts philosophiques, et surtout de ceux que j'ai eu à manipuler le plus souvent : le temps, l'espace, le mouvement, la matière... autant de mots usés, de concepts

¹⁷ Sur les rapports entre la pensée et la religion à l'époque des Antésocratiques, on peut lire avec profit le texte écrit par Marcel Conche en guise d'avant-propos à son Anaximandre.

surdéterminés, recouverts par tant de couches d'interprétations plus ou moins arbitraires qu'ils ne veulent presque plus rien dire ! Tous ces mots cachent l'évidence de la nature. C'est une énigme à déchiffrer. Le temps ? Mais c'est un concept labyrinthique auquel les philosophes ont donné au cours de l'histoire des significations souvent contradictoires : la durée, la succession, le changement, la simultanéité, le devenir... en outre, il n'est pas une entité indépendante des phénomènes temporels ! L'espace ? Mais il n'est pas davantage une sorte de scène qui contiendrait les corps ! S'en distingue-t-il d'ailleurs véritablement ? Et le mouvement ? On le définit ordinairement toujours comme le mouvement *de quelque chose* (une forme en mouvement), c'est-à-dire comme l'attribut d'une substance – alors que, précisément, une pensée de l'Écoulement universel considère le corps lui-même comme une concentration fugace de mouvement, une sorte de delta momentané plus languissant dans le devenir. Faut-il alors, sur les traces d'Anaximandre, supposer l'existence d'une sorte de mouvement originaire invisible, d'écoulement sans mobile plus fin que l'air et plus fluide que l'eau, dont les corps en mouvement que nous observons dans l'expérience ne seraient que le prolongement visible à notre échelle de détection ? Si tout est écoulement comme je le pense, alors il faut déconstruire toutes nos catégories à propos du mouvement : la naissance et la mort, l'augmentation et la diminution, l'altération, le déplacement. Tout doit être repensé dans une dynamique nouvelle. Le chantier est immense. Retrouver le chemin des origines derrière le langage usé des hommes, tel est l'étroit sentier que j'ai dû suivre pour écrire mes livres, comme un bateau invente sa route au milieu de la mer. Au fur et à mesure que j'avais dans l'inconnu, les anciens concepts de « temps », d'« espace », ou encore de « matière » me semblaient de plus en plus étrangers, de moins en moins évidents, plein de nouveaux problèmes et d'horizons inexplorés. J'examinais avec scepticisme les réponses que la tradition philosophique et scientifique donnait à ces problèmes et je me posais des questions de plus en plus simples, aussi déconcertantes que celles d'un enfant, comme si j'étais le premier homme à me les poser : comment se forme un nuage, une dune ou une feuille ? Comment l'éclair, qui n'est pas encore présent dans le ciel d'orage, surgit-il brusquement à l'existence ? Quelle ressemblance y a-t-il entre l'écoulement d'une rivière, celui d'un glacier et celui d'un éboulis de pierres ? Que sont vie et mort au sein de la nature ? D'autres interrogations, plus étranges encore, venaient hanter mes nuits¹⁸, comme celles-ci : une durée est-elle plus ou moins homogène qu'une distance ? Que veut dire véritablement « succéder à quelque chose » ? Si notre perception ralentissait, percevrions-nous plus d'identique ou plus de différent ? et pour quelles raisons ? Et enfin, l'interrogation la plus obsédante et sans doute la plus difficile : comment le temps et l'espace naissent-ils à partir d'un mouvement éternel ? Y a-t-il une expérience de l'éternité ?

¹⁸ Suite à de nombreuses expériences d'inspiration nocturne, je garde toujours un carnet et un stylo à portée de main au cas où de nouvelles idées surgiraient. Il faut être prêt à tout moment : les pensées, disait Nietzsche, viennent quand elles veulent et non pas quand je veux.

Les réponses que j’entrevois à ces questions n’ont parfois pas encore de mots dans la langue usuelle pour les décrire. Une nouvelle pensée a aussi besoin de mots nouveaux. Il ne faut pas en abuser. Ces néologismes doivent être aussi rares que possible et il faut y recourir seulement lorsque cela s’avère absolument nécessaire.¹⁹ Dans ce cas, l’invention linguistique doit être claire et rigoureuse, étymologiquement motivée, et, bien entendu, la moins « jargonnante » possible. Le concept de *biorythme*, ou rythme vivant, est une de ces inventions.

Ami lecteur, ce que tu trouveras ici, c’est d’abord beaucoup de questions étranges et aussi quelques convictions durement conquises au terme d’une diète sceptique. L’ensemble dessine une direction de recherche et l’ossature d’une nouvelle métaphysique. J’ai résolument réduit au minimum les références à l’histoire de la philosophie, sauf lorsqu’il s’agit de situer ma pensée par rapport à celle d’autres philosophes pour mieux y voir les points de convergence et de divergence. Je suis convaincu qu’au cours d’une seule vie on ne peut maîtriser en profondeur et en extension un grand nombre de références. Ainsi, je n’ai retenu de chaque philosophe de chevet que ses convictions communes avec les miennes. Nietzsche, Héraclite, Anaximandre, Einstein, et Conche ont été mes plus grands maîtres. J’ajoute à cette liste le grand physicien David Bohm dont l’importance autant philosophique que scientifique me semble aujourd’hui largement sous-estimée. Je n’ai pas surchargé mon travail de références, ne voulant pas en faire un travail universitaire. Il ne faut pas que les maisons empêchent de voir la ville, selon la belle formule d’Einstein. Mon but est à la fois plus ambitieux et plus modeste : présenter les premiers principes d’une métaphysique de l’Ecoulement universel concurrente de la métaphysique de l’identité, et qui inclut la métaphysique de l’identité comme un cas limite, comme un de ses rythmes possibles, tout comme la physique relativiste inclut la mécanique newtonienne.

Un dernier mot pour conclure : l’idée de *rythme*, qui traverse l’ensemble de mon travail, doit faire son chemin. Ce n’est encore qu’une toute petite graine, semée dans la terre ingrate d’une post modernité dédaigneuse de l’infini et devenue sourde au divin. Mais la vie est tenace. Bien enveloppée dans sa gangue, elle attend le sol arable qui lui permettra de s’épanouir. Ainsi font certaines bactéries²⁰ qui, s’entourant d’une capsid protectrice, ralentissent leur métabolisme et réorganisent leur temporalité

¹⁹ Tout comme Stendhal s’est résolu à importer en psychologie le terme de « cristallisation » pour décrire la fièvre de l’imagination dans l’expérience de la passion amoureuse. Ce terme n’était alors utilisé que dans le domaine de la chimie où il désignait le processus de solidification des cristaux. Sans cette invention, il aurait été condamné à user d’une périphrase fort compliquée.

²⁰ Les endobactéries de type *Clostridium* ou *Bacillus* par exemple, sont capables de sporuler, c’est-à-dire de s’entourer d’une spore rigide qui les protège d’un environnement défavorable. En s’enveloppant de cette capsule rigide, elles entrent en état de dormance, sorte de vie ralentie qui leur permet de patienter jusqu’à ce que les conditions du milieu leur redeviennent favorables.

pour survivre. Est-ce orgueil de ma part de croire que ma philosophie doit, à l'instar de ces bactéries survivalistes, attendre patiemment son heure ? Ou peut-être est-ce plutôt une conviction intime, une certaine foi dans la force de la pensée – même si, bien entendu, j'ignore totalement quand cela se produira. Ce qui est certain, c'est que, avant de devenir puissante, une idée reste longtemps souterraine, à l'instar de ces cigales périodiques qui habitent dix-sept ans les profondeurs de la terre avant d'aborder aux rivages de la lumière. Cette graine philosophique, nous pouvons, chacun à notre mesure, l'aider à grandir. Puisqu'elle ne pousse que dans *l'atmosphère de l'infini*, c'est de l'*apeiron* qu'il faut partir et c'est à lui qu'il faut constamment revenir. Arpenter patiemment le chemin qui monte vers les formes et le chemin qui descend vers l'informe, le chemin ascendant du vivant et le chemin descendant de l'inorganique. Pour rencontrer l'infini, il faut méditer comme on se laisse bercer par le flux et le reflux sempiternels de l'océan. Au bout du chemin nous attend l'expérience de l'éternel, la plénitude que l'on ressent à l'aube quand le ciel se sépare de la mer.

10 mars 2018.

